

Zeitschrift: Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura
Herausgeber: Association pour la défense des intérêts du Jura
Band: 24 (1953)
Heft: 8

Artikel: Aperçu historique sur Saint-Imier
Autor: Grimm, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-825396>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Aperçu historique sur Saint-Imier

Où c'est varié, c'est vite mesquin

RAMUZ.

Le touriste qui, en automobile ou en chemin de fer, remonte le Vallon de Sonceboz à Renan, dit volontiers que le paysage est monotone, voire sévère et dur. L'Erguel, sans doute, ne se donne pas du premier coup comme un panorama tessinois ou un paysage lémanique. Il faut y vivre... y vivre longtemps, pour découvrir la grâce secrète de cette terre.

*Et je sais bien, pour m'être quelquefois sur ton visage penché,
Qu'un beau rêve secret, emplit tes yeux, pays !*

Ce pays n'a rien non plus d'un site alpin dont l'aspect grandiose vous dépasse ou vous écrase. L'Erguel est une vallée «à la taille de l'homme». Les montagnes sont avenantes et la vallée accueillante. Et «s'il faut toute une vie pour regarder un caillou, une main, une chevelure» ainsi que l'écrivait notre voisin Jean-Paul Zimmermann, il faut toute une vie aussi pour contempler le Vallon et prendre peu à peu conscience de son charme bien à lui. Ce que les gens pressés ou distraits appellent monotonie, devient pour le sédentaire attentif, douceur, harmonie des lignes, paysage de confidences, paysage humain... «une douceur de Galilée», disait Lucien Marsaux, en parlant des champs et des forêts à l'entour de Corgémont. Paysage mystique aussi où, dans les villages, dans les bois et dans les prés, vit encore le souvenir d'Imier, l'ermite défricheur et missionnaire de notre vallée.

Saint Ursanne, saint Germain, saint Imier, trois noms à l'origine de notre histoire jurassienne !

Sanctus Hymerius était d'une famille noble de Lugnez, en Ajoie. Dès son jeune âge, c'est-à-dire vers la fin du VI^e siècle, il dut subir l'extraordinaire rayonnement religieux et missionnaire du Couvent de Luxeuil, presque voisin de son pays natal, et qu'avait fondé le moine irlandais, saint Colomban. Imier répondit à une vocation missionnaire — comme de nombreux autres contemporains — et vint se retirer dans la Vallée de la Suze, alors presque déserte. Et toute une charmante légende auréole maintenant cette belle figure de saint, qu'une ancienne fresque illustre encore dans le temple de Courtelary.

Les parcelles d'histoire contenues dans la légende se ramènent, toutefois, pour Mgr Besson, qui consacra à Imier une remarquable étude, à ceci : «Il vint, dit-il, au VII^e siècle, cultiver un coin de terre au Val de la Suze et y fut le premier apôtre de la religion. Autour de sa tombe vénérée par les colons du voisinage, s'éleva un petit établissement... qui donna naissance au village de Saint-Imier.»

C'est ainsi que les origines de notre petite cité remontent au plus haut moyen âge. Le premier document authentique où notre localité est mentionnée date de l'an 884. A cette date, l'empereur Charles le Gros confirme à l'abbaye de Moutier-Grandval certaines donations parmi lesquelles se trouve la «cella» de Saint-Imier.

Cella, quel sens donner à ce terme ? En guide avisé Mgr Besson nous renseigne de nouveau : « La cella sancti Hymerii était, semblait-il, un petit établissement desservi par des moines. Cella ne veut pas dire monastère, mais dépendance d'un monastère. Ce mot désignait, avant tout, les fermes appartenant aux religieux, et dotées ordinairement d'une chapelle desservie par eux. Nous pensons, continue Mgr Besson, que l'église où reposait saint Imier, devint de bonne heure, peut-être aussitôt après sa mort, un centre de dévotion. Il y avait là, naturellement, quelques ecclésiastiques pour les besoins des fidèles. Des maisons s'élevèrent tout près de l'église. On fit des donations. Et l'établissement passa à Moutier-Grandval, ou mieux devint, selon le langage du temps, une cella de Moutier-Grandval. »

Trois siècles plus tard, voici un nouveau texte important : en 1177, dans un acte dressé à Bellelay, apparaît Théodoric, « prévôt de Saint-Imier ». Ce mot de prévôt révèle qu'un changement considérable est survenu. La reine Berthe, en 933, croit-on, autorisa la transformation de la cella en un chapitre de chanoines séculiers qui subsista jusqu'à la Réforme. Quoi qu'il en soit, pendant près de quatre cents ans, les textes parleront toujours du chapitre, du prévôt et des chanoines de Saint-Imier.

De ce premier moyen âge, il nous reste deux témoins :

L'église Saint-Martin

D'après la légende, Imier s'était bâti un oratoire en l'honneur du bienheureux Martin. Au cours des temps, cet édifice fut probablement agrandi ou reconstruit ; durant des siècles il a été le seul sanctuaire du village. Un document daté de l'an 962, mentionne la « chapelle » (capella) de Saint-Imier. Un autre, en 1146, parlant du même édifice, use du terme « église », ce qui suppose une transformation notable. En 1228, pour la première fois, un texte atteste l'existence simultanée de deux sanctuaires à Saint-Imier. De l'un, il reste le charmant clocher médiéval, à fenêtres cintrées et gemminées, que nous appelons la Vieille Tour, parfois aussi la Tour de la Reine Berthe. L'autre de style roman aussi, mais plus vaste et mieux fait pour accueillir la foule croissante des pèlerins, est notre très vénérable Collégiale.

La Collégiale

La Collégiale de Saint-Imier, il n'est pas présomptueux de le prétendre, est une des plus belles églises de Romandie. Quand a-t-elle été construite ? On n'a pu l'établir avec certitude. Quiquerez y voit « un monument de l'âge barbare ». Rahn propose le XII^e siècle qui fut par excellence le temps où s'élevèrent les belles églises romanes. Elle fut restaurée récemment (1927-1930) par l'architecte Louis Bueche ; ce dernier qui l'a mise à nu jusque dans ses fondations adopte une solution moyenne : « Murs en partie très anciens, dit-il, du X^e siècle, sur lesquels s'est superposée une construction plus récente, datant sans doute du XII^e siècle. »

Quelle que soit l'estimation adoptée, la Collégiale de Saint-Imier, présente la classique structure des basiliques romanes : narthex, nef centrale, transept, abside, absidioles, portes et fenêtres cintrées.

Le maître-autel renfermait les restes d'Imier, conservés sans doute dans un sarcophage de pierre, comme celui qu'on montre à Saint-

Ursanne, restes qui furent dispersés aux quatre vents, en 1530, par une troupe de Biennois réformés et forcenés.

* *

Nous avons dit, plus haut, que la Cella sancti Hymerii, dès 884, dépend de l'abbaye de Moutier-Grandval. Ce couvent qui exerçait juridiction sur le Grand-Val, le Petit-Val, l'Orval ou Vallée de Tavannes, possédait d'autres biens, droits, dîmes et revenus dispersés dans tout le reste du Jura, dont voici les principaux : la Chapelle d'Orvin, Sombeval, Vicques, le Couvent de Saint-Imier et ses dépendances, le village de Péry, la Courtine de Courtelary et bien d'autres encore. Or, en l'an 999, le roi de Bourgogne, Rodolphe III alors suzerain de Moutier-Grandval, donna à l'évêque de Bâle, Adalbéron II, l'abbaye avec toutes ses dépendances.

Dès cette époque, Saint-Imier et tout le Vallon firent partie intégrante de la Principauté des Evêques de Bâle, jusqu'en 1797, et par conséquent, depuis 1032, du Saint-Empire romain germanique, auquel, à cette date, la Principauté de Bâle fut inféodée.

Bienne, chef-lieu d'Erguel

Une famille noble, originaire de France, donna son nom à la contrée. On suppose qu'elle venait de Franche-Comté où s'élève, près de Besançon, un château « d'Arguël ». Mentionnée aux XII^e et XIII^e siècles, elle exerça l'avouerie sur le Vallon jusqu'en 1264. Dès cette date, le Prince-Evêque fit administrer le pays par le maire de Bienne. Cette ville possédait, en outre, sur le Bas-Erguel, le droit de bannière. En 1395 elle acquit ce même droit sur le Haut-Erguel, que détenait auparavant La Neuveville. Bienne donc, recrutait les hommes en état de porter les armes, les inspectait et, en cas de guerre, les menait au combat. Bienne étant combourgeoise de Berne, les Erguéliens se trouvèrent ainsi associés, pendant des siècles, aux campagnes des Confédérés. L'apport de chaque village se calculait selon le nombre de « feux ». Ce système nous a valu les premiers dénombrements du pays. Le plus ancien date de 1460. On comptait, alors, par paroisse, 40 feux à Saint-Imier, 26 à Courtelary, 30 à Corgémont, 4 à Sombeval, 29 à Tramelan. On a coutume d'admettre qu'un feu groupait 10 personnes. La paroisse de Saint-Imier qui s'étendait alors de Villeret à La Cibourg, c'est-à-dire à la frontière neuchâteloise, et comprenait les villages de Villeret, Saint-Imier, Sonvilier, Renan, comptait donc environ 400 habitants en 1460. Autrement dit, nos villages étaient encore à cette date des hameaux.

« Coiffés du casque de fer, armés de la hallebarde, de la pique ou de la massue, précédés de quelques fifres et tambours, les hommes appelés descendaient à Bienne. Là ils prêtaient serment à la bannière, ou plus exactement à un petit étendard, le « pennon » qui portait les couleurs de la ville, de gueules aux deux haches d'argent en sautoir ».

Au temps des guerres de Bourgogne, l'Erguel dut fournir un gros effort. Ayant pour mission de surveiller le Val de Travers, nos hommes sont d'abord stationnés à Neuchâtel puis à Boudry. Enfin le 2 mars 1476, ils livrent la sanglante bataille de Grandson. Willimin Burlet, Jehan-Henri Loumin, Nicolet Marchand, Jehan Fyalon, Symon Beynon,

tous gens de Saint-Imier, furent huit jours à Grandson, rentrèrent sains et saufs au pays natal et reçurent chacun 2 livres. De semblables listes pourraient être dressées pour la bataille de Nancy en 1477, puis pour les guerres d'Italie, 1512, 1513, 1515, pour les campagnes de Cappel et d'autres encore.

La Réforme

Comment la Réforme put-elle pénétrer dans la Principauté ecclésiastique de Bâle, terre de saints vénérés, de pèlerinages et d'abbayes illustres ? Ce serait là un sujet d'étonnement si l'on ne tenait compte de Berne et de son influence sur les seigneuries du Sud.

La vieille cité de l'Aar adopta la Réforme en février 1528. Bienne la suivit tout aussitôt. Et dès lors le sort de l'Erguel était décidé : l'Evangile ne tarderait pas à y être introduit.

Les Erguéliens, en effet, étaient en relations fréquentes avec Bienne. Ils descendaient en ville pour y régler leurs affaires de justice ou vendre leur bétail sur les champs de foire. Les campagnes militaires rendaient encore ce contact plus étroit.

Chacun, en Erguel, avait ouï parler des réformateurs. On comprenait ce qu'ils voulaient, on savait ce qu'ils prêchaient. Et dès 1526 déjà, les idées nouvelles avaient, chez nous, des partisans, au premier rang desquels figurait Jehan Houriet, maire de Saint-Imier.

Avec prudence d'abord, Bienne installa un prédicant à Saint-Imier même. Il s'appelait Jean Vuillemin, ou, du nom de son village natal, Jean du Pasquier. Le 11 novembre 1529, jour de la Saint-Martin et veille de la fête patronale de Saint-Imier, il fut présenté au peuple par le banneret Jeger. Ces premiers cultes réformés se célébrèrent durant tout l'hiver de 1529 à 1530. Enfin, en mars 1530, on passa au vote, et, comme il était facile de le prévoir, la Réforme l'emporta. Elle fut acceptée par la majorité du peuple, par tous les curés de la vallée et par trois des chanoines du chapitre, parmi lesquels Jean Crevoisier, curé de Tramelan et, plus tard, Imer Beynon. Les neuf autres capitulaires restèrent fidèles à la foi catholique. Richard Flotron, Henri Jaquet, Jean Flotron de Saint-Imier, étaient du nombre.

Le chapitre fut ainsi supprimé en 1530. Une classe de prédicants, ayant à sa tête un doyen, fut dès lors instituée.

Vers des temps nouveaux

La Réforme marque une date très importante dans l'histoire de Saint-Imier et de l'Erguel. Une faille avec le passé s'est produite, cassure profonde, définitive. Le Vallonnier d'aujourd'hui est encore, sur sa propre terre, un homme déraciné, déraciné de son passé lointain, de ce passé émouvant tissé de ferveur et d'oraison !

Sur le plan religieux, situation paradoxale : une communauté protestante va vivre, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, sous la crosse de prélats dont l'autorité fut, somme toute, tolérante, voire paternelle.

Dans l'ordre économique, une autre transformation ne tardera pas à s'effectuer : l'horlogerie donnera un nouveau rythme à la vie de la cité, un nouveau visage à la contrée.

Au temps des premiers horlogers

On admet souvent, et d'une façon un peu simpliste, que les gens d'Erguel passèrent sans autre de la charrue à l'établi. Dès avant l'appa-

rition de l'horlogerie, la région comptait des forges importantes, des fonderies, des clouteries. Fabriquer des « clous » est, encore aujourd'hui, un terme de mépris pour désigner de mauvaises montres. Saint-Imier tissait des dentelles admirables très recherchées, même à l'étranger. L'horlogerie donc, allait trouver terrain propice et mains expertes pour s'implanter très vite et se développer.

L'apparition de cette industrie dans le Haut-Erguel s'explique aisément. Les « Montagnes neuchâtelaises » étaient voisines. De nombreux communiens de La Chaux-de-Fonds, du Locle ou de La Sagne avaient émigré chez nous, apportant « les secrets du nouveau métier ». La population était adroite, intelligente, orientée d'instinct vers le progrès, la terre donnant tout juste de quoi vivre. La nature hostile, au cours des longs hivers, prédisposait au travail calme, minutieux, dans un « poêle » bien chauffé. On avait beaucoup d'enfants dont le nouveau métier allait faciliter l'établissement. On se passait, en famille, les procédés de fabrication. Le père apprenait le métier à ses enfants. L'horlogerie avait alors un caractère nettement patriarcal.

Les premiers horlogers apparurent dans les jolies métairies égrenées sur le long territoire de la Communauté des Montagnes : aux Pruats, au Crêt de La Ferrière, à la Rangée des Robert, aux Etohlons. Mais presque en même temps, il s'en trouve dans les villages de la vallée.

En 1718, David Fallet, horloger, de Dombresson, vit à Saint-Imier. En 1733, voici Abram Jaquet, horloger et son cousin Adam Jaquet, monteur de boîtes. En 1740, notre registre des baptêmes mentionne Abraham Meyrat, orfèvre, de Saint-Imier. En 1758, le pasteur Grède écrit : « M. le greffier Nicollet, mon beau-frère, se propose d'établir un petit commerce en horlogerie. »

Voilà les premiers indices de la grande transformation qui, peu à peu, modifia la vie économique de Saint-Imier. Nous verrons ces modestes débuts s'épanouir de façon réjouissante.

Vers la fin du XVIII^e siècle

Déjà et alors, l'horlogerie est solidement implantée à Saint-Imier. Les comptes communaux de 1787 parlent des horlogers Jacob Meyrat, Abram Jaquet, Henri-Louis Houriet ; des monteurs de « boîtes » Abram Flotron, Abram Girod ; des graveurs, Frédéric Véron, Simon-Pierre Brand, et cette liste est naturellement incomplète.

Plusieurs horlogers allaient eux-mêmes vendre, à Paris, leurs grosses montres solides, dont le cadran s'ornait de jolies figurines aux teintes délicates.

Relations avec l'élégante société française au temps de Louis XV, aisance répandue un peu partout, il n'en fallait pas plus pour tourner la tête à nos gens de Saint-Imier. Les toilettes, les meubles et les menuets étaient alors si séduisants !... Notre population prit un certain goût du luxe, qu'elle n'a jamais tout à fait perdu, et qui dut exciter

l'ironie et la verve des villages voisins, témoin ces distiques malicieux et assez pointus, datés de cette époque :

A Renan	— <i>des mendiants.</i>
A Sonviller	— <i>devant chaque maison un fumier.</i>
A St-Imier	— <i>ils n'ont qu'orgueil et vanité.</i>
A Villeret	— <i>le plus beau est pouet.</i>
A Cormoret	— <i>les femmes vont sur des balais.</i>
A Courtelary	— <i>elles battent leurs maris.</i>
A Cortébert	— <i>ils lèvent le c... du verre.</i>
A Corgémont	— <i>des potirons.</i>
A Sombeval	— <i>tous les dimanches un bal.</i>

Révolution, Empire ! époques troublées ! Sous le régime français, l'horlogerie connut de graves difficultés. Déjà commencent, pour notre industrie locale, l'alternance des temps de crise puis de haute conjoncture. Vers la fin de l'Empire, toutefois, la situation de l'horlogerie semble s'être améliorée. En 1813, le doyen Morel en donne cette vue d'ensemble : « Saint-Imier, écrit-il, est devenu le centre d'un grand mouvement commercial. On porte à deux cent dix mille le nombre de montres d'or, d'argent et de cuivre qui s'établissent par année et qui passent à l'intérieur ou dans l'étranger.

Aussi, écrit par ailleurs le doyen Morel, l'aisance s'étend un peu partout. Les hommes et les femmes recherchent la parure. Les maisons sont bâties avec goût. Dans les autres parties du pays, la nourriture est grossière, peu substantielle et consiste en laitage et en un pain noir de seigle et d'orge. Ici, elle est plus abondante et meilleure ; l'on y déjeune et l'on y soupe généralement avec du café, du beurre, du fromage et quelques viandes salées ou rôties. »

Saint-Imier, terre bernoise

« Dans l'ordre économique, le nouveau régime eut des débuts difficiles. L'année 1816, écrit le pasteur Gerber, fut désastreuse : pluies persistantes, température anormalement froide. Les foins pourrissaient. Le grain ne pouvait mûrir. A la montagne, on voyait encore de la vieille neige en août et les premiers flocons reparurent en septembre. Peu de fruits, peu de légumes. Il en résulta de la disette et une forte hausse des prix. En beaucoup d'endroits, il fallut organiser des soupes populaires. Ce fut le cher temps de triste mémoire. »

Mais bientôt, dans la paix retrouvée, l'horlogerie reprend un nouvel essor. Au cours de la première moitié du XIX^e siècle déjà se nouent des relations d'affaires jusqu'en Amérique, aux Indes et en Extrême-Orient. Cependant le travail se fait toujours à domicile. Les « chefs de comptoirs » avaient alors cheval et voiture, et, plusieurs fois par an, se mettaient en route. On préparait ce qu'on appelait « une pacotille » c'est-à-dire un assortiment de montres, puis on allait, le plus souvent, les vendre à Besançon, quelquefois à Lyon et même jusqu'à Beaucaire dont les foires étaient très célèbres.

Cela dura un demi-siècle. Puis s'opère à nouveau une transformation radicale. Les usines apparaissent. La fabrique Droz-Perret s'ouvre en 1864. Ernest Francillon fonde les Longines en 1866. La même année

les frères Jeanneret créent l'usine du Parc. La fabrique Mœri débute en 1883. Un petit atelier de cadrans, installé en 1860, devient, avec les années, la grande maison Flückiger, l'une des plus importantes de la branche en Suisse. Léonidas, qui date de 1842, s'agrandit.

Saint-Imier a ainsi rompu avec l'ancienne routine en adoptant la fabrication mécanique intégrale et s'est résolument orienté vers l'industrialisme. Et aujourd'hui avec les multiples fabriques et ateliers de boîtes de montres, de cadrans, de spiraux, de ressorts, de vis, de verres de montres, de gravures, de nickelage, de dorage, de balanciers, de mécanique, de pierres fines, de fournitures d'horlogerie, notre petite ville compte parmi les centres de la production horlogère en Suisse.

1953

Rendez-vous, un soir, vers 6 ½ heures, au bureau des postes. Des « commissionnaires » comme on dit chez nous, lourdement chargés, déposent sur la banquette, devant le guichet, d'innombrables caissettes, soigneusement cachetées. Vous lisez sur les adresses des noms prestigieux : « par avion New-York », « par avion San-Francisco » ou Bombay ou Tokio ». Ainsi notre petite cité, de quelque 6000 habitants, isolée par les montagnes, comme perdue dans un pli du Jura, est en relations d'affaires avec l'univers entier.

Cette remarquable réussite n'est, certes, pas l'effet du hasard. Elle est due à sept générations de chefs intelligents et entreprenants, elle est due à sept générations d'ouvriers consciencieux et habiles, amoureux « de la belle ouvrage », poussant le fini et le soigné jusqu'au scrupule, elle est due à deux siècles et demi d'efforts vers la bienfacture.

J'ai vu, durant toute mon enfance, poser des spiraux, mettre d'inertie des balanciers, ajuster des pivots, pourrais-je dire en parodiant Charles Péguy. Il fallait qu'un pivot de roue d'ancre fût bien fait. C'était entendu. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait moyennant le salaire. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le patron, ni pour les connaisseurs, ni pour les clients du patron. Il fallait qu'il fût bien fait lui-même, en lui-même, pour lui-même.

Une tradition venue du plus profond de la race, un honneur, voulait que cette roue d'ancre fût bien faite. Toute partie dans la montre, qui ne se voyait pas, était exactement aussi parfaitement faite que ce qui se voyait.

Un dégoût sans fond pour l'ouvrage mal fait ! pour les « gogneurs » comme on disait alors ! Un mépris plus que de grand seigneur, pour celui qui eût mal travaillé... Mais l'idée même, ne leur en venait pas... Ils avaient un respect de l'outil, et de la main, ce suprême outil. L'outil n'était qu'une main plus longue, ou plus dure, ou plus légère, une main qu'on s'était faite exprès, pour ceci ou pour cela.

Et aujourd'hui encore, ce goût du précis, dans le menu détail, ce goût de l'exact, apparaît déjà chez nos enfants à l'école, disposition qu'il faut cultiver avec piété et infiniment de respect. Car enfin, si notre race himérienne ne se distingue pas par ses créations littéraires et artistiques — encore que notre population n'y soit point indifférente ou insensible, tant s'en faut ! — elle possède son génie propre et ce génie s'appelle la précision.

Et nos vrais poètes — je prends ici le mot dans son sens étymologique — nos vrais créateurs sont peut-être nos chefs d'industrie et nos techniciens, créant de nouveaux calibres, inventant de modernes procédés, ouvrant de nouveaux débouchés, imaginant pour durer et tenir de vastes et puissantes associations, chaque jour, chaque heure, obstinément accrochés au progrès, telle est la mission de ce petit peuple, infiniment attachant, dont le saint ermite, Himier, prépara, il y a treize siècles, l'étonnant destin.

Georges Grimm

Marché du travail

Alors qu'en 1952 le nombre des chômeurs du canton de Berne avait passé de 139 en mai à 98 en juin, nous constatons un renversement de la situation cette année, avec 172 chômeurs en mai et 202 en juin. Depuis le début de l'année l'évolution de la situation est la suivante : janvier : 3128 (maximum) — mai : 172 (minimum) — juin : 202. En 1952 ces chiffres étaient respectivement de 3143 en janvier (maximum) et de 98 en juin (minimum).

Quant aux chômeurs partiels, l'évolution a suivi la même ligne en 1952 et en 1953 : 1952 : janvier 173, juin 47 ; 1953 : janvier 146, juin 30.

On peut se demander si nous sommes à un tournant. Le ralentissement des affaires est certain. Jusqu'à maintenant on parlait volontiers d'un tassement, d'un retour à une situation normale. Les mois qui suivront nous permettront de porter un jugement plus sûr sur la situation.

Il est indéniable que dans l'horlogerie les affaires vont moins bien que pendant les années précédentes. Certaines entreprises ont même du souci et des difficultés. Mais nous voulons espérer que ces dernières ne sont que passagères et que la bonne conjoncture se maintiendra.

Chômage dans le canton de Berne

Chômeurs complets	1952		1953	
	25.5	25.6	25.5	25.6
Alimentation	1	1	—	—
Habillement et équipement.	5	5	—	3
Industrie du cuir	—	—	1	—
Bâtiment	12	9	6	17
Industrie du bois et du verre	14	5	13	13
Textile	—	7	—	—
Arts graphiques	1	—	2	1
Industrie du papier	1	—	2	2
Industrie des métaux et machines	3	2	17	11
Horlogerie	2	1	3	27
Commerce et administration	41	30	68	72
Hôtellerie	10	7	8	7
Transports	2	—	1	4
Professions libérales	13	8	17	20
Economie domestique	20	17	24	18
Autres métiers	11	6	10	7
	139	98	172	202